

L’Atelier de philosophie d’Hérouville propose

« Montaigne, la sagesse comme art d’être heureux »

Anne-Marie Sibireff, Annie Rouault

Bibliothèque François Geindre, Hérouville Saint Clair
Dimanche 11 octobre 2026



Socrate, repères biographiques, *les Essais*

Que scay-je ?

les outils du savoir
ce que nous croyons pouvoir connaître
les Sceptiques, philosophes avisés



La morale

l'innocence
la compassion
de la compassion à la sympathie universelle
les vertus sociales

Que puis-je légitimement espérer ?

un verbe suspect
une humanité non amendable
l'éducation

Conclusion









Introduction



« C'est lui [Socrate] qui ramena du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse besogne, et plus utile ». (III 12)



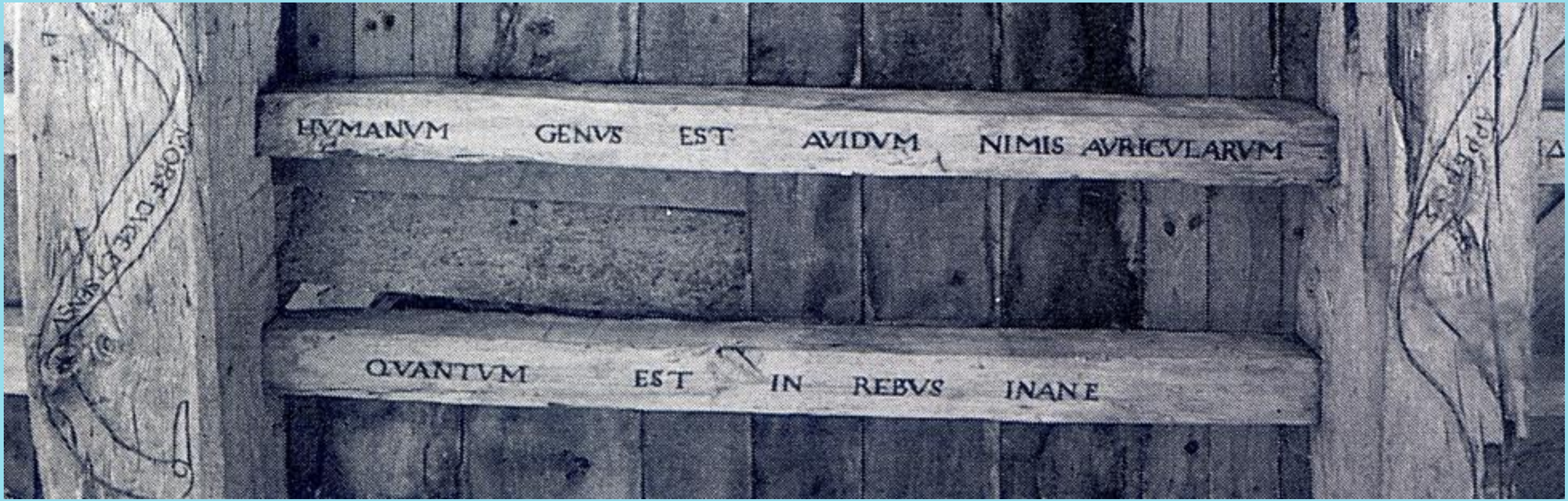


1533 - 1592



Introduction / repères biographiques





« L'an de Christ 1571… »



« Me trouvant entièrement dépourvu et vide de toute autre matière, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet » (II.8)

« Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais. Elle est en apprentissage et en épreuve. » (III.2)

« Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

(III.2)






LE SEIGNEVR DE MONTAIGNE





Que scay-je ?

Les outils du savoir

l'esprit, la raison, l'entendement
les sens

Ce que nous croyons pouvoir connaître

la nature, l'univers
les animaux
Dieu
l'homme

Les Sceptiques, philosophes avisés





Je ne me persuade pas aisément qu'Epicure, Platon et Pythagore nous aient donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idées et leurs Nombres. Ils étaient trop sages pour établir leurs articles de foi de chose si incertaine et si débattable. Mais en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumière et ont promené leur âme à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence (II 12, Apologie de Raymond Sebond).





Le ciel et les étoiles ont branlé trois mille ans ; tout le monde l'avait ainsi cru, jusques à ce que Cléanthes le Samien, ou, selon Théophraste, Nicétas Siracusien, s'avisât de maintenir que c'était la terre qui se mouvait par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son essieu ; et, de notre temps, Copernic a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert très réglément à toutes les conséquences astronomiques. Que prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux précédentes ? (II 12)





La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme et quant et quant [en même temps] la plus orgueilleuse […] Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ?

(II.12).





[Dieu] Nous disons bien puissance, vérité, justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement, ni ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime, « exprimant des choses immortelles par des termes mortels » (Lucrèce). Ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se connaître et d'interpréter ses ouvrages. (II 12).





Finalement, il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse. Ainsi, il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle. Nous n'avons aucune communication à l'être.

(II.12)



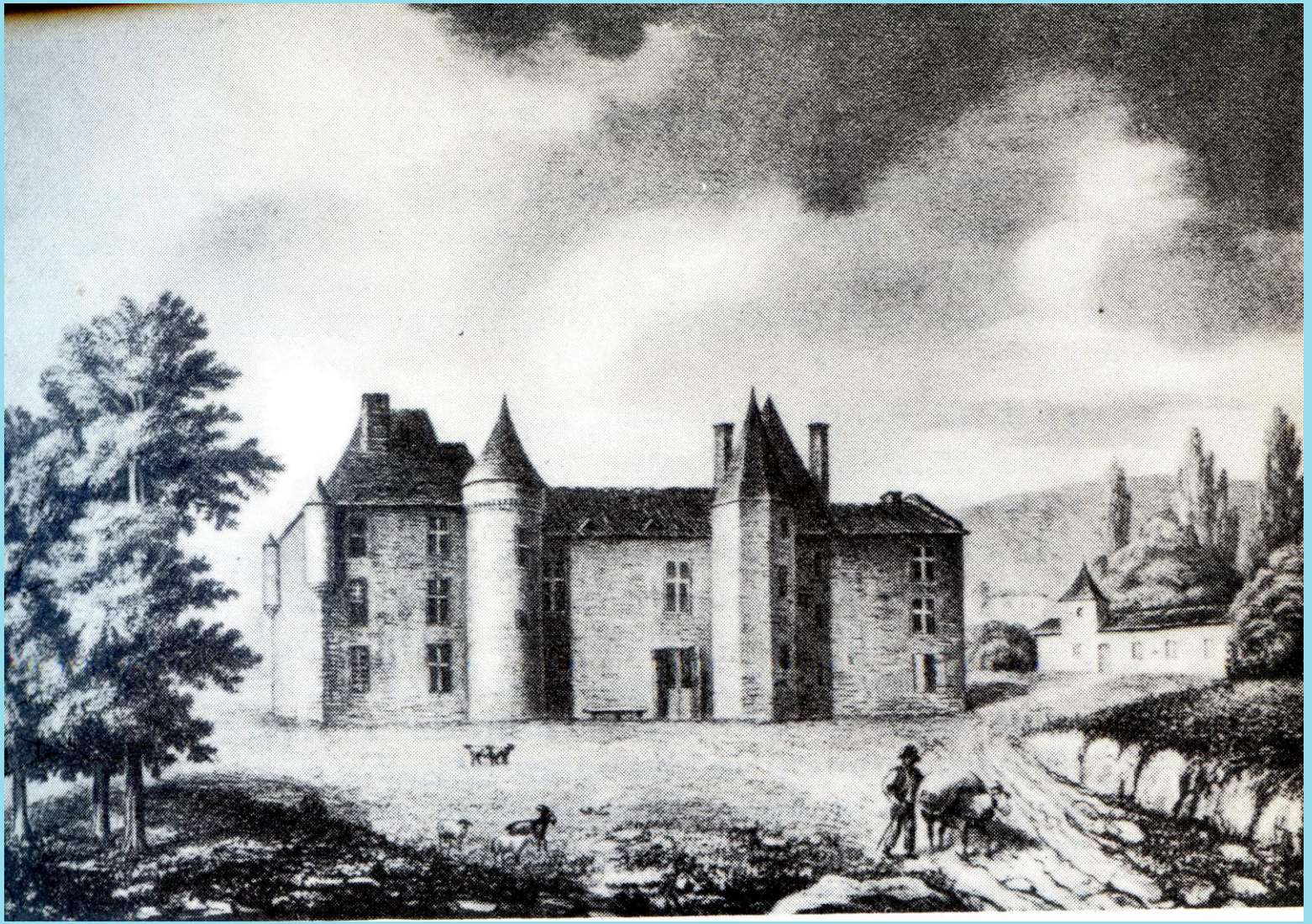


J'ai vu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'Université, et lesquels j'aimerais mieux ressembler. (II 12).





La Morale, la conduite de la vie







La morale

l’innocence

la compassion

de la compassion à la sympathie universelle

les vertus sociales





« Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire accidentale et fortuite » (II.11)

« Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours par le sort de ma naissance. Je ne le tiens ni de loy, ni de précepte, ou autre apprentissage » (II.11)





« Dieu me garde d'estre homme de bien selon la description que je vois faire tous les jours par honneur à chacun de soi» (III.2)

« […] Je les ai bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent ; car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux » (II.11)



La Morale : innocence



« Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices ». (II.11)

« La veue des angoisses d'autruy m'angoisse matériellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ». (I.21)

« Il n'est rien qui tente mes larmes, que les larmes […] ou feintes ou peintes ». (II.11)

« Les morts, je ne les plains guère et les envierois plutôt, mais je plains bien fort les mourants ». (II.11)





« Il est encore plus barbare de tuer des hommes vivants que manger des hommes morts » (ll.11)



La Morale : compassion



« J’estime les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un François, postposant cette lyaison nationale à l’universelle et commune ». (II.11)

« Regardez la différence du vivre de mes valets à bras à la mienne ». (III.12)

« Toute une nation fut incontinent, par usage, logée en une marche qui ne cède en raideur à aucune résolution estudiée et consultée ». (III.12)





« … le lieu où je me tiens est toujours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a jamais son visage entier… ». (III.9)

« Je n'ai ny garde, ni sentinelle que celle que les astres ont pour moi ». (II.15)

« Car d'arrivée je leur confessay ouvertement le party duquel j'estais et le chemin que je tenais… » (III.12)





« Les jugements ordinaires s'exaspèrent à la vengeance par l'horreur du meffaict. Cela même refroidit le mien : l'horreur du premier meurtre m'en fait craindre un second ». (III. 12)

« Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend, l'attention, les parolles, et la sueur et le sang au besoin » (III.10)

« La plus part de nos vacations sont farcesques […] c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine » (III.10)

« C'est généralement à chacun d'obéir aux loix de son pays non parce qu'elles sont justes mais parce qu'elles sont loix » (II.12)

« Les princes me donnent prou s'ils ne m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal » (III.9)





Que puis-je légitimement espérer ?







Que puis-je légitimement espérer ?

un verbe suspect

une humanité non amendable

l'éducation





Quand je danse, je danse, quand je dors, je dors; voire et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit : c'est injustice de corrompre ces règles […] J'ai un dictionnaire tout à part moi : je « passe » le temps quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas « passer », je le retâte, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon […] (III 13).





Je trouve [la vie] et prisable et commode, voire en son dernier décours [extrême déclin], où je la tiens […] Je me compose pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune. […] C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. (III 13).

Qu'il ne loge rien en sa tête par simple autorité et crédit. (I.26)

Nous sommes plus riches que nous ne pensons mais on nous dresse à l'emprunt et à la quête. (III.12)





La plus expresse marque de la sagesse c'est une éjouissance constante. (I.26)

Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce Dieu [Apollon] protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :

Fils de Latone, puisses-tu m'accorder de jouir de mes biens en bonne santé et, je t'en prie, avec des facultés intactes. Fais que ma vieillesse ne soit ni honteuse, ni privée de lyre. **Horace.**

(III 13, derniers mots des Essais).



Que puis-je légitimement espérer ?




QVE SCAY-IE






LE SEIGNEVR DE MONTAIGNE



